

La maison de Monsieur Ferron

Hélène Courville

Number 26, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15784ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Courville, H. (1985). La maison de Monsieur Ferron. *Moebius*, (26), 35–41.

HÉLÈNE COURVILLE

La maison de Monsieur Ferron

1

J'habite le domaine Bellerive. Dans notre rue, le gazon est tondu très court. Tôt le matin, surtout le dimanche, je suis réveillée par un bruit de tondeuse. C'est mon père. Il entretient le terrain. Au printemps, avec sa grande seringue géante, il tue un à un les pissenlits. Il m'a montré comment on reconnaît les mauvaises herbes. Ce n'est pas compliqué. Il m'a dit : «C'est celles qui ne sont pas comme les autres». C'est pourquoi dans notre rue, les gazons sont très verts, d'un beau vert partout égal. L'herbe ressemble à un grand tapis. On ne voit pas de différence d'un terrain à l'autre. Mais il y en a UNE. Car mon père, en me montrant une ligne que je n'ai pas vue, m'a expliqué, «ici, c'est chez nous». Vers la mi-mai, ma mère songe à acheter des pétunias et des géraniums en pots, parce que ça s'entretient bien. Elle en parle à mon père qui lui répond, comme à chaque fois qu'il est question d'une dépense : «Il faudra voir comment sont les fonds».

Deux ou trois fois durant l'été, l'aiguiser passe dans sa camionnette, annonçant sa venue, vers l'heure du souper, en faisant lentement retentir sa cloche. Ma mère m'envoie au-devant pour lui dire que nous avons besoin de ses services. Elle fait affiler la lame des grands ciseaux pour que nous puissions donner à la haie une belle forme. Elle aime regarder son parterre quand rien ne dépasse et qu'il ressemble aux parterres des voisins.

2

Derrière notre rue, il y a la forêt. Même si on a planté une clôture, on la voit quand même. Il n'y a pas de rue, pas de haie, pas de gazon, pas même une corde à linge; il y a la forêt. Ma mère ne s'approche pas de la

forêt. Derrière la fenêtre de sa cuisine, elle observe les oiseaux avec la longue vue. Quand elle en aperçoit un qu'elle n'a jamais vu, elle me crie : « Va chercher mon livre ». Je lui apporte **The Birds of Canada**. Elle fouille dans son livre et elle trouve des noms aux oiseaux. Ma mère n'aime pas que je m'aventure dans la forêt parce qu'on ne sait jamais. Ça ne m'empêche pas d'y aller.

Avec Annick, en tout, nous sommes cinq. Je dis, avec Annick, parce qu'en fait, même si elle nous suit, elle ne fait pas vraiment partie de notre bande. C'est la soeur de Joséo et comme Joséo en prend soin, forcément elle doit nous accompagner. Durant des années, sa mère a prétendu qu'elle avait de la difficulté à s'exprimer parce qu'elle se remettait d'une opération des amygdales. Mais nous, on a bien fini par comprendre que ce n'est pas une opération qui rend Annick si étrange. Elle nous reconnaît bien un peu mais elle ne parle pas, sauf pour quelques sons qui ont l'air de venir de très loin. Elle a des gestes désordonnés. Eric dit qu'elle est comme un arbuste que le vent malmène. Ses yeux sont ronds et mouillés. Pour un rien, elle rit ou elle pleure. Sa mère, pour excuser son état, dit toujours : « Maman a pas encore peigné Loulou... » comme si le fait de replacer le désordre de sa tignasse pouvait corriger celui de son esprit.

Eric a l'air d'un gorille. Un jour, il m'a écrit une lettre d'amour où il m'invitait à galoper avec lui dans les champs. Il aime bien les images. Comme il est le seul garçon, nous en profitons pour le faire enrager. Il prétend que gorille, ça se prononce «-ill» comme «torpille» et nous on dit que c'est «-ile» comme une «île». Ses parents sont des professeurs, alors il s'imagine qu'il est un érudit et qu'il sait tout. Sa soeur est plus modeste ; c'est vrai qu'elle traîne toujours de la patte. Sa mère lui fait des nattes et elle nous suit en se suçant une mèche de cheveux. Son père, pour prévenir nos écarts de langage, lui a inventé des injures, si bien qu'au lieu de dire maudit, elle dit citron. C'est cruche. Nous, on l'appelle Citron. Quand ça tourne au vinaigre, Joséo, qui doit surveiller Annick, intervient. Appréciée par nos parents, elle est tenue pour suspecte parmi nous parce qu'elle joue sans jamais se salir, ce qui est, il faut bien le dire, anormal. Reste que c'est la plus brave de nous tous. Nos conversations vont comme ça :

- Qu'est-ce qu'on fait ?
- J'sais pas.

- Toi?
- As-tu une idée?
- Non.
- Ben alors qu'est-ce qu'on fait?

Nous avons deux jeux préférés, le troisième étant de se caresser dans le noir. Mais enfin, nous sommes en période de latence et il nous arrive de penser à autre chose. Nous nous ennuyons aussi, seul ou avec les autres. La forêt est notre refuge; c'est aussi l'endroit où nos mères n'ont pas de contrôle. D'ordinaire, on ne va jamais bien loin. A l'orée de la forêt, on trouve une roche assez large dont on se sert pour improviser des piques-niques. Ma mère, depuis qu'elle a renoncé à m'interdire l'accès de la forêt, me prépare des lunchs un peu bizarres que nous nous partageons. Une bouteille de soupe, un morceau de fromage humide, un carré du dessert de la veille, des carottes crues que je lance aux fourmis. Après le pique-nique, on part chacun de notre côté ramasser des fleurs pour nos mères qui n'en voudront pas, à cause des fourmis. On suit les sentiers, on cherche les buttes où l'herbe est douce, les éclaircies où le soleil est un arbre parmi les arbres. Et puis nos pas nous amènent, comme à un rendez-vous, vers la clairière. Celle qui s'appelle le champ aux Framboises et qui est à côté de la rivière aux Loups, où il n'y a pas de loups mais seulement des quenouilles. On ne pense à rien, on parle en marchant. Je dis, on parle; en fait, c'est Eric qui parle tout seul. Je lui dis toujours :

- Eric, tu t'écoutes parler.

Il a toujours de ces mots qui viennent du dictionnaire et qu'on ne connaît pas et qui nous font rire aux larmes.

- Un «pallier»; voyons donc, ça n'existe pas.

- Tu veux dire un «palmier».

- Non, je dis: «palli-er». Ca, c'est un pallier.

— Tu inventes Eric, on te connaît. Essaie pas de nous en montrer.

Quand il n'en peut plus et qu'il lui monte des larmes dans la voix, alors on lui dit :

- Qui taquine, aime.

Et c'est vrai qu'on l'aime. De nous tous, c'est Annick qui est la plus heureuse quand on part pour la forêt. Oh, elle ne le dit pas, seulement elle bat des mains très fort et très lentement et on comprend son geste. Quand Joséo relâche un peu sa surveillance, elle part à courir, mais pas tout à fait comme un être hu-

main. Non, c'est plutôt la course d'une bête, avec ses longues jambes osseuses qui saisissent le terrain et se projettent en avant dans une drôle de ronde. Joséo court derrière elle, la rattrappe contre son gré, et on entend son sanglot qui cherche à comprendre.

— Veux-tu rentrer à la maison?

Joséo a le ton de sa mère. Elle revient avec Annick, qui oublie aussitôt ses pleurs et rit de nous entendre rire. Joséo garde toujours son calme. Elle ne se plaint jamais.

3

Un matin où nous étions au champ de framboises, Annick voit passer un écureuil. Alors, son corps empêtré dans sa robe ridicule s'élance vers lui. Avant qu'aucun de nous ait pu se retourner, elle avait disparu. Joséo cria en vain. Elle partit à courir à toute allure, et nous aussi, derrière elle. Il faisait une chaleur étouffante. Annick s'était enfoncée dans la forêt, loin des sentiers, là où il faisait si sombre. Nous étions presque étouffés par la masse opaque du feuillage. Il n'y avait plus d'horizon. On guettait le silence plein des bruits merveilleux de la forêt. Soudain, on entendit un son sec et répété. C'était Annick qui battait des mains en signe de joie. En allant dans sa direction, la forêt devint plus claire, et j'aperçus une maison, une maison dans la forêt. Annick se pendait après les branches surprenantes d'un arbre plus étrange et plus beau que tout ce que nous avions jamais vu. Nous étions dans un jardin, mais un jardin qui ne ressemblait pas à celui de nos parents. C'était un jardin où tout dépassait et où il n'y avait pas une plante qui ressemblait à une autre. Il n'y avait rien de découpé. Il y avait une balançoire blanche, et il y avait une table et un monsieur. Il était en train d'écrire et parfois les feuilles s'envolaient autour de sa tête mais il ne s'en apercevait pas et il continuait d'écrire. Il nous regarda comme si nous avions été des écureuils qui se tenaient par la main. Il reprit son travail. Nous avons reculé doucement et puis couru de nouveau sur les sentiers qui nous ramenèrent chez nous. Un peu plus échevelée qu'à l'habitude, ma mère voulut savoir où j'étais allée. Je lui racontais que j'avais vu une maison dans la forêt. Avec un doigt lourd de reproches, elle m'indiqua la direction de ma chambre.

— Je t'ai dit combien de fois de ne pas t'approcher de la maison de Monsieur Ferron.

4

Dans notre rue, et dans celles qui l'entourent, le gazon est coupé. Quand mes parents, le soir après le souper, vont faire un tour, ils saluent les voisins et ils parlent du gazon. Mais quand ils passent devant la maison de Monsieur Ferron, ils regardent le trottoir et mon père dit: «C'est donc dommage». Il trouve que c'est donc dommage parce que tous les autres parterres sont entretenus sur la rue Bellerive. Les arbres sont taillés en cube et les arbustes en triangle. Il y a de vraies entrées en asphalte noir à droite de chaque porte, et c'est tout égal, comme les notes d'un piano. Mais, au beau milieu de la rue Bellerive, il y a la maison de Monsieur Ferron. Rien que d'y penser, c'est un sujet qui les rend tristes. Comme si on n'avait pas assez de la forêt en arrière, il a laissé la forêt grandir en avant de sa maison jusqu'au bord du trottoir. D'ailleurs, on la voit à peine sa maison. Les arbres la recouvrent et les branches lui font un écran. Mais mon père a vu entre les branches: l'entrée est en terre, les pelles d'hiver restent toute l'année appuyées au mur, et au lieu d'un pot de géraniums, il y a une vieille laveuse sur le balcon. On dirait qu'il n'y a personne qui vit ici. C'est comme abandonné. En tous cas, s'il y a quelqu'un, c'est sûr qu'ils doivent se promener tout nus.

5

Quand j'ai pu sortir de ma chambre, je suis allée retrouver les autres, chez Joséo. C'était après le souper. J'avais une pile de biscuits. Eric est arrivé avec une pile plus grosse que la mienne et il a dit qu'il avait regardé dans le livre de son père et qu'il avait trouvé le nom de l'arbre qui ressemblait à un théâtre, chez Monsieur Ferron.

— Ca s'appelle un amélanchier. C'est écrit qu'ils sont très beaux et que les oiseaux les aiment beaucoup.

Eclat de rire général.

— Comment tu dis ça Eric? Un il-me-fait-chier?

— Vous autres, vous connaissez rien.

Et il s'en retourne, furieux. Nous, on lui crie:

— O.K. Eric; on te croit. Reviens.

Mais Citron, comme pour défendre son frère, a ajouté:

— Et mon père a dit que c'est pas une forêt, c'est un boisé.

— Comment ça, pas une forêt?

— Il dit que c'est une ceinture verte. Il dit qu'elle n'est pas infinie, qu'elle s'arrête à l'autoroute et qu'elle appartient au marchand de tomates, Monsieur Pétroni. Ces paroles jetèrent un froid sur notre groupe. On discutait souvent de la grandeur de la forêt. D'abord, c'était entendu qu'elle appartenait aux Indiens, puisqu'on avait vu des bouleaux qui manquaient d'écorces et que c'est les Indiens qui s'en servent pour du papier. On rêvait d'une expédition où on irait jusqu'au bout, même si c'est impossible parce qu'une forêt c'est tellement grand que ça n'a pas de fin. Mais Citron dit encore :

— La forêt finit à l'autoroute no. 3.

Oh! la déception. Nous sommes allés nous asseoir sur notre roche et nous avons regardé la grande forêt qu'on avait coupée avec une autoroute et qui maintenant était une petite ceinture verte. On est rentré chez nous et on a écouté la «petite semaine» à la télé.

6

Finalement, un après-midi, on est retourné voir la maison de Monsieur Ferron. L'arbre, qu'animait la lumière et le vent, m'apparut encore plus grand. Perché sur une de ses branches, un oiseau jaune-soleil pépiait avec empressement, comme s'il avait eu beaucoup de choses à dire et pas assez de temps pour les dire. Monsieur Ferron était à l'intérieur de sa maison. Il est sorti aussitôt avec un livre sous le bras et il est venu vers nous. Nous avons eu une bonne idée de venir. Monsieur Ferron avait un sourire qui appartenait à la fantaisie et à la tristesse. Il regardait souvent son jardin et nous regardions ses sourcils qui se saluaient sur son grand front. On lui a tout de suite expliqué qu'on était venu voir l'arbre. Il nous invita dans sa balançoire. Citron, qui n'en manque pas une, lui demanda alors :

— Pourquoi vous n'entretenez pas votre parterre, Monsieur Ferron?

— Mais oui, je l'entretiens. Je l'entretiens du temps qu'il fait, de Tinamer, de moi, de mes promenades...

Et bien sûr, Eric le corrigea.

— Mais non, vous ne comprenez pas : l'entretenir, ça veut dire, lui couper la haie et le gazon et les branches.

— Dans quel dictionnaire avez-vous lu ça?

— Dans celui de mon père.

— Ah, ça doit être une vieille édition.

Nous étions très troublés.

— Attendez, je vais aller vous chercher la mienne. Vous allez voir.

Il revint deux minutes plus tard avec un gros Larousse rouge et nous nous sommes assis à sa table. Il a lu tout haut: «Entre», «entre-temps», «entretenir». Voilà, entretenir; parler avec quelqu'un. Voyez, c'est écrit.

C'était pourtant vrai. Il avait raison. Il sortit des menthes de sa poche et nous en offrit une à chacun.

— Savez-vous d'où elles viennent? nous demanda-t-il.

Nous avons fait non d'une seule voix. Il se tourna vers le jardin, qui déjà préparait sa silhouette du soir. Il nous dit:

— Je les ai cueillies, ce matin, dans l'arbre.

Nous avons tourné vers lui des yeux éblouis. Quel arbre fabuleux. Nous étions tous les cinq autour de Monsieur Ferron, et je me rappelle encore comme il était grand et comme les nuages avaient l'air petit quand ils passaient derrière sa tête.